Mathieu Potin

Réflexions d'un samedi matin

Combien de choses se sont passées cette semaine qui m'ont marqué, qui m'ont bouleversé?
Sans aucun doute, la maladie subite d'un confrère survenue alors qu'il exerçait sa profession un dimanche, puis son décès en anoxie cérébrale quelques jours plus tard. Le courage admirable et respectueux de son épouse, de ses trois fils: «Il aimait ce qu'il faisait» m'ont-ils dit après avoir appris qu'il n'y avait plus d'espoir.
Une leçon pour nous tous qui travaillons au quotidien pour un monde meilleur et des gens un peu moins mal demain qu'hier.
Recevoir aux urgences une vieille patiente âgée de 91 ans suite à un malaise avec une crise d'angine de poitrine prolongée, survenue sur un balcon en plein soleil en fin de matinée, et qui a souri à mes allusions directes à la prévention de la canicule chez les personnes âgées … tout cela devant le regard tendre et les yeux inquiets de son mari plus âgé qu'elle, accroché à ses deux appareils auditifs.
Apprendre encore qu'un autre médecin, victime de lui-même, doit interrompre son travail pour se soigner en milieu psychiatrique de manière prolongée. Son collègue me disant que croire que les médecins sont plus à l'abri des maladies n'est qu'illusion et une faiblesse qui nous rend encore plus vulnérables.
Voir arriver aux urgences un collègue victime d'un accident vasculaire cérébral précédé depuis six mois de deux épisodes d'attaque ischémique transitoire et qui a voulu assumer seul ses alertes qui constituent aujourd'hui une urgence absolue au même titre qu'un syndrome coronarien aigu à haut risque.
Ressentir cette ligne sur laquelle nous progressons et qui est tant fragile: d'un côté la science médicale avec ses acquis et ses limites, de l'autre l'être humain avec ses forces et ses faiblesses. Et puis une autre dimension impalpable ou trop exaspérante que l'on ne souhaite pas regarder dans les yeux ou de trop près, celle des réticences des gens à vouloir travailler ensemble, leur obstination à rester impérativement dans leurs habitudes, à ne pas pouvoir changer de rythme de travail, etc.
Toutes ces réflexions et constats d'une petite semaine écoulée me laissent songeur et me propulsent vers la prochaine semaine qui, je l'espère, sera plus riche d'espoir et d'amour, ce qui, en fin de compte, est notre moteur pour poursuivre au jour le jour notre activité.
«La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.» (Albert Camus)
Un samedi matin.

Bruno Kissling

La jeune mère malade d'un cancer

Cela fait bientôt vingt ans. Je me souviens de la mort de cette femme, jeune à l'époque, chaque fois que je rencontre son mari ou bien ses enfants, aujourd'hui adultes, dont je suis le médecin généraliste. Récemment, j'ai rencontré la mère de la défunte, tenant un bouquet de fleurs. «Je vais de ce pas chez mon gendre. Aujourd'hui, ils auraient fêté leur 25e anniversaire de mariage».
Cette mère de deux jeunes enfants m'avait consulté pour un mal de ventre. Ce dernier l'incommodait déjà depuis un bon moment. Elle avait retardé sa visite chez le médecin jusqu'au retour d'un voyage de plusieurs mois. L'histoire de son mal de ventre n'était guère frappante. Toutefois, un résultat inquiétant apparut à l'examen. Le foie était gros et dur comme la pierre. La patiente avait pressenti le fait d'avoir une maladie sérieuse et je ne pouvais pas le dissimuler sur mon visage. Une ultrasonographie et une tomographie assistée par ordinateur confirmèrent le soupçon d'un foie métastasé. La recherche de la tumeur d'origine par les oncologues resta infructueuse; ceci d'autant plus que la jeune mère avait refusé d'autres examens héroïques de clarification. Elle savait que sa maladie était létale. Elle voulait utiliser aussi intensément que possible les quelques mois ou les quelques semaines qui lui restaient.
Avec l'accompagnement d'une thérapeute familiale, de ses enfants et de son mari, elle s'organisa pour ses adieux. Elle essaya d'atténuer ses douleurs par différentes méthodes alternatives. Rapidement, ses forces diminuèrent. Un jour, j'ai dû la faire hospitaliser. Les intolérables douleurs ne devenaient contrôlables que sous forte médication. J'avais de plus en plus à cœur cette patiente et sa famille et je lui rendais visite à l'hôpital. Elle était entourée de sa famille. Les enfants grimpaient sur son lit. Dans un moment de conscience, elle se réjouissait brièvement de ma visite, sombrant ensuite de nouveau dans son état de somnolence agitée. La mort a été une délivrance. La tristesse est restée longtemps. Le souvenir est toujours là.

Correspondance:
Dr Bruno Kissling
Spécialiste en médecine générale FMH
Elfenauweg 6
3006 Bern
kissling@primary-care.ch